

Jack Meurant

# Ravine

## Naissance d'un roman

*J'ai commencé par écrire un texte qui ne voulait être qu'une description. L'idée était de disposer d'un manuscrit qui me permette de revoir dans mes vieux jours et grâce aux pages noircies des lieux connus pour avoir été mon cadre de vie pendant une grande partie de ma jeunesse provençale. Être ainsi à même de retrouver les noms de chaque rue empruntée depuis le lycée jusqu'à l'appartement paternel, les magasins, les monuments, mais encore les montagnes que j'avais parcourues de long en large pendant des années. Établir une géographie scripturale pour ne rien perdre ou, du moins, pouvoir tout reconstituer.*

*C'était aux environs de 1974. Depuis notre installation en Alsace, nous passions, ma famille et moi, le plus clair de notre temps libre dans le sud de la Forêt Noire, à côté d'une petite ville, Sankt-Georgen, proche de Triberg. C'est donc loin de la Provence que j'ai entamé cette description, que je voulais être la plus précise possible, dans une pièce de la ferme des Kaiser où nous logions en hôtes.*

*J'avais depuis 1970 découvert toute l'œuvre de Jean Giono et notamment le livre intitulé Angelo dans la préface duquel l'auteur parle d'un travail expérimental. C'est cette observation qui m'a conduit, bien modestement, à faire de « l'expérimental » et à rédiger Ravine. En effet, à un moment de mon écriture, je voulais évoquer longuement ma relation amicale avec une famille de bergers que je côtoyais depuis l'âge de quinze ans quand j'allais, toujours solitaire, au nord de notre cité et déambulais parfois plusieurs jours en montagne. Que ce soit en début de randonnée ou à la fin, je finissais toujours par aboutir dans ce hameau, Ravine, où j'étais accueilli en ami, à bras ouverts.*

Dans les descriptions qui m'occupaient je devais citer ces personnes, mes presque vieilles connaissances. C'est alors que j'ai hésité et puis opté pour un patronyme inventé, : Pascalis. Et à ce moment-là, après avoir donné au fils le prénom de Gabriel, j'ai vu défiler toute une existence. Plus précisément, j'ai vu s'inscrire sur une page virtuelle la dernière phrase qui achève mon roman et j'ai donc voulu savoir ce qui s'était passé avant cette fin. Et toute l'histoire de Gabriel Pascalis et de ses parents m'est apparue. Je les ai tous vus vivre l'aventure. Mais cette histoire n'avait plus rien de commun avec l'existence de mes amis réels. C'était un roman.

J'ai donc écrit un manuscrit après avoir déchiré les feuilles qui à l'origine n'avaient rien d'imaginaire.

En 1987, j'étais en vacances à Lacanau. Au cours d'un dîner estival au bord de l'océan atlantique, j'avais lu une courte nouvelle que je venais d'inventer et qui avait plu à mes commensaux, tous artistes. Un vieux monsieur qui était à côté de moi me dit alors :

– Envoyez-moi ce texte, j'appartiens à l'association des Arts et Lettres de France, je le soumettrai au jury de notre concours littéraire. Nous n'examinons que des manuscrits.

Peut-être un peu éméché, j'ai répondu :

– Non, pas une nouvelle, je vous envoie un roman.

Et par je ne sais quel miracle, Ravine a reçu le 1<sup>er</sup> prix dans la section Romans et le prix d'excellence décerné par un Conseil général d'un département dont le nom m'échappe.

Le manuscrit est ensuite resté dans une chemise cartonnée pendant plus de vingt ans. Jusqu'à ce que Valy, ma gentille secrétaire, accepte de le saisir sur son ordinateur. Puis, grâce à une petite subvention de mon banquier, j'ai pu en faire éditer quelques exemplaires à compte d'auteur, je les ai offerts à mes proches et connaissances diverses, y compris à l'écrivain Pierre Magnan.

*Aujourd'hui je n'ai rien changé au texte initial, mis à part quelques éléments de la ponctuation.*

*Après quarante-cinq années, j'ai toujours de l'émotion à penser à Gabriel Pascalis. Allez savoir pourquoi.*

Erlenmoos (Allemagne), Mommenhein (Alsace),  
Digne-les-Bains  
1974 - 2016

# I

Il faut d'abord que je t'explique le chemin parce que la découverte du pays a toute son importance. La route qui va te conduire est faite de quelques détours. Elle demande un peu de patience et quelques forces aussi. Je dois te parler de choses passées. Tu ne m'en voudras pas d'oublier quelques heures que tout ça a disparu aujourd'hui.

Le meilleur moyen pour arriver à temps c'est de partir de la ville au petit matin quand il fait encore noir. Ne t'inquiète pas, tu sais fort bien que cette nuit de malheur va tantôt lâcher prise. Dans ce pays de montagne, le jour s'en vient plus tard qu'en plaine.

Tu dois partir à pied sinon ça n'a plus le même caractère. Dépasse l'église Notre-Dame, la route se faufile entre deux cimetières. Dépêche-toi d'aboutir jusqu'au premier tournant qui te cachera la misère. C'est long, disons assez long pour t'accaparer pendant des minutes. Marche ainsi d'un bon pas et tâche de trouver la chaleur nécessaire pour bien faire avancer les jambes. N'essaie pas de deviner les formes qui t'entourent. Celles de vieux arbres ou encore ces murs de vieilles pierres. Pour le moment, le paysage n'a pas d'importance. La nuit est encore présente, grâce à Dieu.

Lorsque tu auras parcouru les dix premiers kilomètres, tu rencontreras sur ta gauche un amas de maisons. De jour, tu pourrais savoir que tu es à côté du café Liénard. De nuit, tu distingues suffisamment pour repérer que tu es à un croisement. Laisse filer la nationale vers le nord et prends sur la droite. Remarque bien que tu es toujours dans la plaine, sur une chaussée plate et assez confortable. Si tu es en retard sur l'horaire, tu vas rapidement apercevoir des lueurs rouges et jaunes, juste en face de toi. C'est le soleil qui sort de sa montagne. Très vite, il découpe les formes. Tout à droite,

une barre rocheuse. Sur le mitan, c'est le pic de Couar. Dans la pénombre, celui-là va te paraître majestueux. À gauche, dans le fond, cette masse énorme et encore sale de nuit, c'est le Cheval Blanc. Mais basta. Si tu es en retard, tant pis pour toi, tu vas avoir le soleil dans la gueule pendant toute la montée. À mesure que tu avances, la gentille petite route est en train de chercher le bord de la vallée. Elle le trouve vite, s'abrite au ras des roches qui s'éboulent et puis elle a soudain besoin de s'envoler. La gentille petite route prend des airs bizarres. Elle se troue, elle se rapetisse, elle se transforme en chemin de montagne sans prétention. Et pendant plusieurs heures, tu montes, à ton rythme. Fais attention à ne pas t'arrêter. Tu as maintenant quitté la vallée et tu longes un torrent qui n'en a pas l'air mais qui t'envoie, à chaque détour, un grand froid humide. Et à cinq heures du matin, ça te fait regretter le chaud du lit.

Tu ne vois toujours rien. Tu sens que le terrain redevient plat. Et puis tu enjambes un petit pont qui traverse le torrent d'un saut. Attention! Cette fois, il ne s'agit pas de se fourrer dedans. Sur la droite, ton chemin te conduirait au pied du pic majestueux, en passant par le hameau des Vières. N'y va pas, les gens t'y regardent de derrière leurs fenêtres, même au petit matin. Et pas moyen d'en déloger un seul. Continue donc sur la gauche, mais légèrement. N'appuie pas trop, il y a des ravins qui sont un peu traîtres.

Maintenant, tu es dans la direction de Chandole. Tu ne montes presque plus. Les distances se font avec facilité. Le torrent est loin, au fond de sa gorge. On l'entend à peine, parfois. À partir d'ici, l'air commence à être bon à avaler, il inonde le corps. À Chandole, tiens-toi quelques minutes sous la toiture qui protège la fontaine publique. Depuis la ville, tu as marché une quinzaine de kilomètres. Il n'est plus question de compter avec la nuit. Celle-là, tu l'as perdue dans la longue montée et déjà tu la regrettes.

Bien sûr, il y a le paysage. Au-dessus du hameau, à portée de main, le pic majestueux qui a donné son ombre depuis un bout de temps. Il est beau, droit, comme bâti au fil à plomb. Une montagne superbe et fière.

À Chandole, même si tu es arrivé de bonne heure – ce qui m'étonnerait à cause des quinze kilomètres – tu ne risques pas de rester seul longtemps. Ton sac est ouvert, la man-gaille est préparée. Tu vas alors voir apparaître un petit homme à casquette. Ni vieux ni jeune. Le visage rigolard. Il vient à toi, il te parle comme si tu étais une vieille connaissance. Ou plutôt, comme si tu n'étais pas un étranger. Où tu vas, qui tu es, d'où tu es, est-ce que par hasard tu ne serais pas le fils du docteur? Son invention de fils du docteur, c'est juste bon pour nouer le fil de la conversation. De malade, dans le village, personne. C'est juste pour faire *gentleman*. D'ailleurs, si tu permets un conseil, n'hésite pas à discuter un moment. Ça ne te coûte rien, au contraire. Pour trouver le chemin de la Ravine, il te faut les indications du petit bonhomme. Son langage est clair, sa voix est merveilleusement chantante. Et c'est au moment où il t'en parle que tu aperçois, entre deux maisons, l'ouverture que tu prenais pour une simple brèche et qui est la suite de ton chemin. Si tu étais un familier du coin, après plusieurs visites, le petit homme ne te laisserait pas repartir comme ça, tu aurais droit au café, dans la cuisine noire.

Sorti du hameau, fini la route et le goudron. C'était la terre avec ses vieux os, sa vergogne. Il y a peu d'années encore c'était misère pour passer là avec un engin à moteur. Tout juste le tracteur des Pascalis, et encore. Aujourd'hui, les choses se sont arrangées en quelque sorte.